

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



AFRIQUE MÉRIDIONALE



LE MISSIONNAIRE EN VOYAGE.

Fragments de lettres de M. P. GERMOND.

Les lettres dont on va lire des fragments n'ont pas été adressées au Comité de la Société, mais font partie d'une correspondance privée. Ainsi s'expliquent la familiarité de quelques détails et la simplicité du style. Mais elles n'en paraîtront peut-être que plus intéressantes, et nous avons pris nous-même trop de plaisir à les lire pour ne pas les mettre sous les yeux de nos lecteurs. Elles ont été publiées dans un journal suisse, les *Etudes évangéliques pratiques*, qui s'imprime à Lausanne, sous la direction d'un frère de M. Germond.

A bord du *Héro*, le 21 septembre 1860 ;
sous 15° de latitude sud.

Vous aurez, je l'espère, reçu la dernière lettre que je vous écrivis lorsque le bâtiment descendait la Tamise. Il faisait froid, le vent était fort, la mer houleuse, et comme nous ne pouvions monter sur le pont à cause de la pluie, il était facile de prévoir que le mal de mer ne tarderait pas à nous assaillir..... Quant à moi, je n'ai pas cessé de jouir d'une santé excellente, que j'ai été heureux de pouvoir mettre au service d'autrui.

Notre traversée a été heureuse jusqu'ici, grâces en soient

rendues à notre bon Dieu. Ce n'est pas que deux ou trois fois nous n'ayons vu le péril de près ; mais la main de notre Dieu a éloigné le danger ; il a entendu les prières qu'on lui adressait pour nous. Le 29 août, le ciel était couvert de nuages qui revêtaient à l'horizon cette couleur blanchâtre si redoutée des marins, parce qu'elle leur annonce un violent orage ; or, nous n'avions pas moins de six cents quintaux de poudre à bord, et le tonnerre venant à tomber sur un des mâts (comme cela arrive très souvent), nous étions perdus. Le capitaine était très inquiet, et tout l'équipage, réuni sur le pont, s'appropriait à carguer les voiles, quand tout-à-coup le vent changea et chassa l'orage sur la côte d'Afrique. Il y a quinze jours, nous dormions paisiblement, lorsque sur le matin nous entendons des cris, des exclamations, le grincement des poulies et des chaînes. Je cours sur le pont : une petite île (l'îlot de San-Paulo, 1° lat. nord) s'étendait devant nous ; le vaisseau, poussé par un bon vent, allait s'y fracasser, quand l'alarme fut donnée par un matelot ; on eut le temps de virer le navire qui n'était plus qu'à une demi-longueur des rocs.

Nous avons eu presque toujours le vent contraire, de sorte qu'au lieu d'être actuellement au Cap, comme nous pouvions l'espérer, nous avons encore un millier de lieues devant nous (1). D'ailleurs, notre vaisseau est trop chargé et enfonce au dessous de la ligne de flottaison ; de sorte que, même par un bon vent, il ne peut faire que 9 milles à l'heure.

25 octobre. — Nous avons eu huit jours d'excellent vent, mais seulement huit jours ; un jour ou deux de plus, et nous étions arrivés. On nous a réduit de moitié notre ration d'eau ; si le vent n'est pas meilleur, on la diminuera encore ; heureusement qu'il ne fait pas chaud.

(1) La traversée n'est d'ordinaire que de deux mois, tandis que pour nos amis elle a été de trois et demi.

28 octobre. — Le vent est bon, mais si faible et surtout si peu stable, que nous ne savons trop si nous devons nous laisser aller à l'espérance ; toutefois, nous faisons nos malles pour être prêts à toute éventualité. Vers le soir, le vent devient mauvais, et le lieutenant nous annonce que s'il se renforce, nous ne pourrions entrer dans la baie et courons grand risque d'être rejetés à quelques centaines de lieues du côté de l'Amérique ; aussi étions-nous un peu tristes en nous couchant ; je dis un peu, car nous avons toujours été tellement soutenus par notre bon Dieu, que ces mille petites misères auxquelles nous avons été exposés ne nous ont pas été plus sensibles qu'elles ne le comportaient. Nous dormîmes peu cette nuit, je ne sais trop pourquoi ; parfois, comme sous l'influence d'un mauvais rêve, je me levais sur mon séant : il me semblait voir à l'horizon les Alpes telles qu'on les voit de Saint-Loup ; puis je me recouchais, m'efforçant de dormir, ce qui finit par me réussir, et depuis deux ou trois heures je reposais paisiblement, lorsque M. frappe à la porte de la cabine : Lève-toi, on voit la terre ! nous n'en sommes plus qu'à trente milles. — Je ne me fis pas réitérer l'invitation : en deux sauts j'étais à bas du lit et je me précipite vers l'escalier tournant. Déjà sur les premières marches je pus respirer à pleins poumons cette brise imprégnée de parfums impossibles à décrire, bien connus de tous ceux qui ont voyagé sur mer, et qui annoncent d'une manière infallible que l'on approche de terre.

Les vagues de la veille s'étaient apaisées, la mer avait passé du bleu au vert, et à l'horizon se dessinaient, sur un ciel éclairé des premiers rayons de l'aurore, les montagnes de la Table, du Lion et du Diable, et plus au fond la chaîne des Newlands. Que c'était beau ! C'est plus facile à sentir qu'à décrire. Touchera-t-on aujourd'hui ou seulement demain ? Telles étaient les questions qui s'entrecroisaient en tous sens au milieu des groupes de spectateurs rassemblés sur le pont.

La vue du sommelier portant une chemise propre sur ses mains donne la réponse : cette chemise est destinée au capitaine, et s'il change de linge, et un samedi surtout, c'est très significatif. Aussitôt nous sommes en bas, et bonheur des bonheurs ! le sommelier nous apporte à chacun un pot d'eau fraîche et presque propre. Aussi quelle joie en la recevant ! Trois heures après nous étions tous rassemblés sur le pont, et, comme les haruspices de Rome, nous ne pouvions nous regarder sans rire ; quelle métamorphose ! M. était descendu barbe complète, il remontait avec des favoris ; l'ingénieur P. avait mis pour la première fois depuis quatre-vingt-dix-neuf jours des habits propres, et ainsi des autres. Une fois habillés et prêts à descendre, le vent change ou plutôt tombe, ce qui ne valait guère mieux. Il ne reprit que quelques heures après, pour retomber, pour changer encore, si bien qu'à trois heures de l'après-midi le capitaine reparut en vieux habits. En étouffant un soupir, nous allâmes l'imiter. Cependant nous étions heureux : cette nuit sera la dernière, et bien heureusement, car elle fut détestable ; nous avions tout empaqueté, linge, draps, matelas. Quoique fort mal couchés, nous ne nous éveillâmes que le matin, après que le *Héro* eut jeté l'ancre dans la baie. Nous montâmes sur le pont. Le temps était radieux, la mer superbe, couverte de vaisseaux tout pavoisés : c'était dimanche. Une ville semi-orientale ; des maisons jaunes ; des toits plats ; de nombreuses églises ; derrière la ville une espèce de forêt bien verte et bien touffue, laissant entrevoir çà là quelques jolies maisonnettes ; au fond, la montagne de la Table, un sol rougeâtre apparaissant partout sous un gazon trop maigre pour le recouvrir ; par dessus tout cela un soleil brillant, plein de chaleur et de vie, un soleil tel que vous n'en voyez jamais en Europe, voilà l'aspect que présente la ville du Cap vue depuis la baie, et vue au printemps.

Les petits bateaux ne tardèrent pas à venir en foule ac-

coster le vaisseau. Nous jetâmes notre dévolu sur une sorte de péniche montée par deux hommes, dont l'un assis à la proue, de couleur noire-olivâtre, nous offrait le premier échantillon d'une race si commune au Cap, la race malaise. Ces honnêtes bateliers voulaient nous mener à terre pour six pence (60 centimes) chacun; arrivés à terre, ils réclamèrent trois francs par tête, et la première impression que nous reçûmes en entrant au Cap fut qu'il y a des fripons partout, et que ceux de couleur sont encore plus effrontés que leurs confrères à peau blanche. C'était le dimanche, 30 octobre 1859, et cette date ne s'effacera pas de notre mémoire, non plus que celle du 28 juin, jour de notre départ de la Suisse. Une fois à l'hôtel, nous déjeunâmes; après quoi nous devisâmes sur ce qu'il fallait faire. M. et sa femme se rendirent chez notre agent, Mr S., d'où ils nous rapportèrent lettres et journaux avec des directions. Les M. étaient invités chez leur grand-père, qui demeurait à six milles du Cap. Quant à nous, on nous avait trouvé une pension chez deux vieilles demoiselles où Mr S. nous conduirait après que le sabbat serait passé, c'est-à-dire vers six heures, au coucher du soleil. En attendant, nous n'avions rien de mieux à faire que de rester à l'auberge, au milieu de gens qui venaient rendre visite au maître de la maison et nous toisaient d'un œil curieux. Qu'il nous sembla long ce dimanche! mais nous avions vos lettres: nous les lûmes attentivement, puis les serrâmes pour les relire plus tard, ne regrettant qu'une chose, c'est qu'elles fussent trop courtes. A six heures, Mr S. vint enfin et nous conduisit à notre pension, où ont logé précédemment MM. Moffat, Livingstone, etc.

18 novembre. — Voici, la main de l'Éternel n'est pas raccourcie pour ne pouvoir pas délivrer, et son oreille n'est pas devenue pesante pour ne pas pouvoir ouïr. Il te délivrera dans six afflictions, et à la septième le mal ne te touchera point! Ces passages me viennent à l'esprit toutes les

fois que je pense aux événements qui viennent de nous arriver et à la position angoissante où nous étions il y a trois semaines. Le Seigneur nous a exaucés ; puissions-nous ne jamais oublier ses bienfaits ! Ma chère femme a mis au monde un petit garçon le 2 novembre, trois jours après notre arrivée. — Toutes nos malles étaient en douane ou encore à bord. Nous n'avions absolument rien à mettre au nouvel arrivé, que l'on a dû se contenter de rouler dans un morceau de flanelle.

Il s'appellera Paul ; nous comptons le baptiser, s'il plaît à Dieu, quand nous serons arrivés dans le Lessouto.

Oui, le Seigneur a été avec nous ! Combien de jeunes femmes, entourées de parents, de médecins, de soins de toute espèce, ne succombent-elles pas dans des circonstances pareilles, tandis que ma bonne femme, faible, souffrante, épuisée par un long voyage, n'ayant personne autour d'elle qu'un mari qui ne pouvait lui être d'un grand secours, a été si heureusement délivrée !

17 décembre.

Au premier abord ici, tout frappe, on s'arrête à chaque pas ; mais quand on a suffisamment admiré la végétation africaine avec ses aloës et ses cactus, que l'on s'est retourné trois fois dans la rue pour regarder un Malais, un Cafre ou les mollahs arabes, l'on reconnaît que la cloche de St-Georges a le même son que celle de La Sarraz, que les omnibus sont construits sur le modèle de ceux de Paris, que les clairons anglais sonnent la retraite au Cap absolument comme à la Tour de Londres, et le samedi soir, lorsque les gens avinés font retentir l'air de leurs chants patriotiques, on se croirait à Echallens un soir d'avant-revue. Mais il faut un puissant effort d'imagination pour nous représenter que vous êtes maintenant autour du feu et que Noël est dans huit jours.

Port-Elisabeth, 1^{er} janvier 1860.

C'est donc aujourd'hui le premier de l'an ; l'on ne s'en douterait guère à voir le brillant soleil, la poussière, les moustiques et autres attributs de l'été ; mais, puisque l'almanach l'affirme, il faut y croire. *Quantum mutatus ab illo!* Adieu les douces causeries au coin du feu ! adieu nos joyeuses réunions de famille ! adieu, et pour longtemps ! — Pour vous aussi le nouvel an n'est plus le même, et peut-être êtes-vous angoissés à notre sujet, attendant avec anxiété des nouvelles qui n'arrivent pas.

Figurez-vous, au 3^e étage d'une auberge, une petite chambre donnant sur une basse-cour en désordre et au loin sur la mer ; L. (Mme Germond) berce le petit en regardant les vaisseaux à l'ancre, tandis que je m'efforce de vous tracer ces quelques lignes par une chaleur suffocante qui baigne nos fronts de sueur. Ce matin, nous avons lu un chapitre de la *Famille de Béthanie*, chanté quelques cantiques de nouvelle année, parlé des amis, des parents et de la patrie ; à six heures, nous descendrons pour le thé, après quoi nous ferions volontiers un tour de promenade ; mais comme nous n'avons personne pour garder l'enfant, nous devons rester dans notre chambre, attendant le moment de nous coucher, et ainsi nous aurons fêté le nouvel an.

C'est le 24 décembre, à dix heures du matin, que nous sommes partis du Cap sur un vapeur à hélice. Un excellent ami, dont j'avais fait la connaissance huit jours auparavant, nous accompagna à bord. M. Cachet, c'est son nom, est un juif converti, Hollandais d'origine ; il travaille au Cap à l'évangélisation des mahométans, tâche ingrate s'il en fut, mais qu'il poursuit avec une admirable persévérance. Il retourna avec le bateau qui nous avait amenés, tandis que nous cherchions à nous frayer un passage au milieu de la

cohue qui encombrait le pont, les escaliers et les chambres du paquebot. Deux Malais, avec leurs femmes, quittaient le Cap, et toute la population cuivrée de la ville s'était donné rendez-vous sur le steamer pour prendre congé des voyageurs. Décrire le bruit qu'ils faisaient serait trop difficile. A la fin, les adieux durent se terminer, et, le bateau délivré des deux tiers de sa population, on put se reconnaître et se caser. Voulez-vous vous faire une idée de notre gîte ? Représentez-vous au milieu du navire une trappe par laquelle on descend dans la cale au moyen d'une échelle ; là, entre des sacs de farine, on avait façonné, tant bien que mal, une espèce de cabine qui, manquant de fenêtre, ne recevait l'air que par la trappe. Heureusement il n'a pas plu durant le voyage ; dans ce cas, on aurait fermé la trappe à cause de la farine, et je ne sais comment nous aurions vécu. Notre plus grande crainte venait des rats : nous les entendions grignoter toute la nuit les sacs à notre oreille, et le frisson nous saisissait à la pensée qu'il ne leur prit fantaisie de grignoter notre pauvre petit. Quant aux lits, c'était « la simplicité désirable : » un vieux drap sur un peu de paille et une couverture équivoque. Cette cabine ne coûte pas moins de 300 fr. Au reste, la table était propre, la société aimable ; de sorte qu'à tout prendre cette petite traversée (190 lieues) ne nous a laissé que d'agréables souvenirs.

Lorsque nous levâmes l'ancre, le temps n'était pas beau, le vent violent. A deux heures de l'après-midi, nous tournâmes le Cap. Le coup-d'œil est réellement imposant : la montagne qui forme le cap est élevée, son sommet couronné d'un léger nuage, et la mer déferle avec fureur à sa base. Au-dessus des flots planent des nuées de mouettes et d'albatros. Au bord du *Héro*, nous avons pris un de ces oiseaux qui mesurait 18 pieds d'envergure ; il passa à la cuisine de l'avant et a figuré sur la carte des matelots.

Une colline pierreuse, où l'herbe croît à peine, où l'œil

chercherait en vain quelque chose de semblable à un arbre ; au bas de la colline, une ville insignifiante, séparée de la mer par une vaste étendue de sable où les vagues venaient se dérouler avec grand bruit, tel fut le tableau que nous offrit Port-Elisabeth le 27 décembre, à huit heures du matin. La pluie commençait à tomber. Nous descendîmes avec nos dames dans un petit bateau ; à une certaine distance de terre, le bateau s'arrête, nous jetons un regard d'anxiété sur l'étendue de vase qui nous sépare du bord ; mais ce ne fut qu'un regard, car aussitôt une nuée de noirs à demi-nus se précipite sur nous, escalade le bateau au risque de le faire chavirer vingt fois, et avant que ces dames soient revenues de leur frayeur, elles sont enlevées comme autant de colis. Naturellement je ne restai pas en arrière, j'escaladai le dos bienveillant d'un Cafre, et après un petit trot, la cavalcade s'arrêtant, nous mîmes pied à terre.

10 *janvier*. — Le vaisseau sur lequel j'avais placé nos effets (le paquebot ne prend pas de gros bagage) devait être ici à Noël ; il n'est arrivé que la veille de l'an. Pour décharger ledit vaisseau, il n'y a qu'un bateau qui ne fait que deux courses par jour, et toutes les fois que le vent souffle le bateau reste à l'ancre. Nous avons loué des bœufs à Bethelsdorp, village à trois lieues d'ici ; ils arrivent demain, et je n'ai ni wagon ni effets. Aujourd'hui le vent souffle avec violence, le bateau n'a pas pu sortir du port, et chacun craint que cela ne continue plusieurs jours de suite. Je frémis en pensant que demain j'aurai 24 bœufs et les conducteurs sur les bras. Que Dieu veuille me tirer de ce mauvais pas ! Ce qui me tourmente, c'est d'être obligé de dépenser tant d'argent. Il fait beau prendre patience, quand cela ne coûte pas davantage ; chaque jour de plus passé à attendre inutilement me tourmente. J'ai fait tout mon possible ; j'ai conjuré tous ceux qui pouvaient m'aider de bien vouloir le faire : ils se sont contentés d'exprimer leur regret de ne

pouvoir m'être utile, vu leurs grandes occupations. Ceux-là étaient les meilleurs, car je n'essaierai pas de vous décrire tout ce que j'ai eu à essayer de regards dédaigneux et de paroles blessantes de la part de gens mal élevés et de petits clerks de bureau qui se croient des personnages pour avoir une plume sur l'oreille. J'ai tout essayé, et je ne sais plus que faire.

Il ne faut pas s'étonner que la vie soit si chère à la baie d'Algoa. Croiriez-vous que notre propriétaire ne paie pas moins de 1,250 fr. par an pour l'eau ? Et quelle eau ! Sur tout le littoral de la baie on ne trouve par une source qui vaille, et l'eau, en temps de sécheresse, se vend jusqu'à 3 fr. le seau. Mais je m'aperçois qu'il se fait tard ; je dois être demain à six heures sur la jetée. Dieu veuille que le vent s'apaise !

14 *janvier*. — Nous sommes encore ici, et toujours au même point. J'ai reçu mon wagon ; mais les roues étant encore à bord, cela ne m'a pas servi à grand'chose. J'ai renvoyé mes bœufs à Bétsheldorp. Je ne sais encore quand nous pourrons partir. Le temps a été beau quelques jours, et il semble que les bateliers auraient dû en profiter pour se hâter ; mais, comme on ne peut rien faire sans eux, ils se moquent de nos prières et font leurs deux batelées par jour, souvent moins, jamais plus.

Carmel, 6 mars 1860.

..... La date de cette lettre vous apprendra que nous sommes heureusement arrivés, grâce à Dieu, qui tout le long de la route nous a préservés.

Je ne sais où ma dernière lettre vous a laissés ; j'attendais, je crois, que la compagnie de déchargement voulût bien me mettre en possession de mes effets ; mais je dus attendre si longtemps que les demoiselles Daumas partirent sans nous (pour aller rejoindre leur père à Grahamstown). Je les

accompagnai tristement dans leur wagon jusqu'en dehors de la ville, et revins me poster à ma fenêtre pour suivre le déchargement du vaisseau. Lorsque le *Sea-Serpent* fut à peu près vide et que je fus en possession de mon wagon, sans perdre de temps, espérant rejoindre M. Daumas, je courus à Bêthelsdorp pour les bœufs, et le lendemain, 19 janvier, nous descendîmes, en secouant la poussière de nos souliers, la longue rue de Port-Elisabeth. Toutefois, je ne puis m'empêcher de penser avec affection à la bienveillance que nous ont témoignée M. Edwards, missionnaire à Port-Elisabeth, et M. Merrington à Bêthelsdorp ; ils ont fait pour nous tout ce qu'ils ont pu.

M. Casalis vous a dans le temps décrit ce qu'est un wagon : une belle voiture de marchand d'écuellés en donnerait une assez juste idée. Attelez-y douze bœufs, placez un Hottentot en tête ; un autre, armé d'un fouet de douze pieds, est assis en guise de cocher sur le devant du véhicule ; au dedans de la voiture, sur un matelas qui recouvre les malles, sont assis le jeune missionnaire et sa femme ; l'enfant, dans sa corbeille, ouvre de grands yeux, comme indécis s'il goûtera cette façon d'aller. Voilà le tableau patriarcal. — Naturellement le wagon n'a pas de ressorts et les chemins sont affreux, bien que les indigènes prétendent que les *routes* sont belles ; des pierres de la grosseur de la tête font l'office de cailloux. Ça et là vous rencontrez le lit d'un torrent desséché ; alors les pauvres bœufs retiennent de tout leur pouvoir, mais le poids du wagon les pousse et les culbute les uns sur les autres, au risque de les estropier pour leur vie ; puis, à grand coups de fouet, le conducteur leur fait remonter le bord opposé par un chemin d'un escarpement fabuleux.

A trois lieues de Port-Elisabeth, nous dételâmes ; il pouvait être deux heures. Nous avions soif, aussi nous courons au tonnelet d'eau ; hélas ! il était neuf, et le contenu absolument

imbuvable. « Si ce n'est que cela, réplique le *driver*, il y a de l'eau derrière ces buissons. » Nous arrivons à l'endroit, une tasse à la main ; mais là, aussi bien que nous, vous n'auriez pu réprimer un cri de dégoût : les bords de la flaqué, piétinés par les bœufs, contenaient bien plus de vase que d'eau. Nous puisâmes cependant, et de cet épais liquide nous avalâmes à la hâte et sans réflexion quelques gorgées, quitte à frissonner d'horreur une fois l'acte accompli.

C'était notre premier pas dans la vie africaine ; mais il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-on. Dans tout le cours de notre voyage nous n'avons jamais eu ce que vous appelez *de l'eau*. Pour fraîche, on n'en parle pas ; propre, non plus ; ce qu'on se borne à souhaiter, c'est de boire le moins épais possible. Heureux, trois fois heureux quand nous découvrons des grenouilles, indice sûr d'une eau passable. — Une fois rafraîchis, il fallut songer à la cuisine. La chaleur était accablante ; un vent brûlant, soufflant du nord, balayait la campagne et couvrait tout d'une épaisse poussière. Cependant on fit le feu, on fit cuire la viande et bouillir l'eau pour le café, que nous bûmes sous un ciel d'airain, debout, le dos tourné au vent.

De la Baie d'Algoa à Grahamstown, le chemin n'est pas beau, mais pas dangereux ; même çà et là il traverse de jolis vallons bien verts, des forêts de petits mimosas alors couverts de fleurs ; il nous a laissé un souvenir très agréable, le premier jour excepté. Notre conducteur était au fond bon homme, quoique intéressé et double comme la plupart de ceux de sa race. J'avais été trop bon avec lui au commencement, et il s'en était prévalu. Il faut être très prudent avec les noirs, et garder un juste milieu entre la sévérité et la bonté.

Le lundi matin nous arrivâmes à Grahamstown : c'est la seconde ville de la colonie et le siège d'un évêque anglican. Les casernes sont nombreuses, car cette ville fut très expo-

sée lors de la dernière invasion cafre, et l'Angleterre y entretient un nombre relativement assez considérable de soldats. Arrivés là, notre Hottentot détela, je le payai, et il reprit avec ses bœufs la route de la Baie d'Algoa. Nous avions fait environ trente lieues en trois jours : c'était bien marché pour des bœufs. M. Daumas était parti l'avant-veille; espérant le rejoindre, je me mis en quête des bœufs et des gens qu'il m'avait amenés. Avec quelque peine je réussis à les découvrir, et le même soir à sept heures nous quittions Grahamstown. Nous étions partis de notre précédent campement à une heure du matin, de sorte que le soir nous étions fort las; mais, désirant gagner du terrain sur M. Daumas et ayant des bœufs frais, nous voyageâmes jusqu'à minuit. — J'étais fort content d'avoir enfin affaire avec des Bassoutos, et tout le long du voyage ils ont été très obéissants et même assez soigneux, sauf une fois qu'ils faillirent culbuter le wagon dans un fossé. — La nuit était fort belle, le ciel d'une pureté incomparable, le chemin facile; nous pensions à vous, à la patrie, et à la manière dont notre bon Sauveur nous a protégés et guidés jusqu'ici. Nos gens gardaient le silence, lorsque tout-à-coup ils entonnent un cantique sessouto sur l'air: *Qu'ils sont beaux sur les montagnes!*.... Vous dire de quelle émotion délicieuse nos cœurs furent remplis en entendant sur la terre étrangère les cantiques du pays, serait bien difficile. Nous nous joignîmes à leur chant, ce dont ils parurent très surpris; après quoi ce fut le tour de *Ici pleurer et souffrir*, que nous entonnâmes et qu'ils savaient aussi. Que c'était émouvant! Nous étrangers, en voyage depuis six mois, trouver des gens de couleur si différente de la nôtre, des gens dont nous ne comprenons pas la langue, et pouvoir chanter ensemble les louanges du même Dieu!

Le surlendemain, nous découvrîmes au bas d'un vallon les attelages de M. Daumas; il accourut à notre rencontre dès qu'ils nous vit, et nous accueillit à bras ouverts. Ce cher

M. Daumas, au lieu de me reprocher de l'avoir fait attendre 15 jours à Grahamstown, en était à me faire des excuses d'être parti sans moi ; mais, ne sachant quand je serais capable de me mettre en route et voyant ses bœufs tomber malades à cause de la mauvaise nourriture, il avait dû donner le signal du départ.

M. Daumas voyageait en vrai patriarche avec deux wagons, dont l'un pour le compte d'un petit chef indigène. En tout nous avions neuf noirs à notre suite. Les bras ne manquaient donc pas, ni les bouches non plus. Ces gens ont des appétits formidables ; le petit chef avait, il est vrai, donné du blé à ses gens, mais comme ils l'avaient vendu à Grahamstown pour en acheter différents objets, il fallait bien que M. Daumas leur donnât de quoi les empêcher de mourir de faim.

Jamais un indigène ne mange seul ; n'eût-il qu'un morceau de pain, il le partage entre tous les assistants. Nous les imitâmes et ne fîmes avec M. Daumas qu'une seule famille. Dès lors plus de souci ; M. Daumas dirigeait tout et son domestique faisait la cuisine ; c'était tout plaisir. Notre voyage dura encore 18 jours ; ce fut un temps très heureux. Les indigènes nous avaient fait très bon accueil, et le garçon de M. Daumas ajoutait : « J'avais le cœur tout noir qu'on vous eût laissés en arrière ! » Le difficile pour eux c'est mon nom, à leur gré trop riche en consonnes ; ils le prononcent *Chérémoné*. Mais le plus souvent ils me désignent sous le nom de *Père de Karéli*. Karéli c'est mon guide et mon aîné très probablement. Ma femme c'est *Ma Paulé*, mère de Paul, notre enfant.

Le dimanche nous faisons halte, et M. Daumas tenait un petit culte en sessouto. J'ai été frappé de la contenance sérieuse de nos gens et de leur attention ; ils avaient leur Nouveau Testament et savent tous lire ; cependant ils ne sont pas chrétiens. Je ne sais pour quelle raison ils n'ont pas encore

demandé le baptême, quoiqu'ils assistent régulièrement aux catéchismes. Je me disais : ces païens ne valent-ils pas autant, si ce n'est mieux, que tant de chrétiens de l'Europe ? Dieu connaît leurs dispositions intérieures, mais il est sûr qu'ils ont plus de dignité et de tenue au culte que je n'en ai vu dans telle et telle église qu'il ne serait pas difficile de nommer.

A 30 lieues de Grahamstown se trouve la petite ville de Cradock, située dans une espèce de désert où la sécheresse était telle que pendant quatre jours nos pauvres bœufs ne trouvèrent rien à manger ; leur maigreur était affreuse, et le soir on les entendait mugir si lamentablement que cela perçait le cœur. Nous sortîmes toutefois de cet endroit désolé ; mais un des bœufs de M. Daumas avait tant souffert qu'il fallut l'abattre. A vrai dire, je crois qu'on l'abattit après sa mort ; mais les Bassoutos n'y regardent pas de si près, et tandis que nous nous affligions de cette perte, ils étaient dans la jubilation. Depuis longtemps on avait dû les rationner, faute de provisions ; aussi un bœuf crevé était pour eux une bonne fortune. Les uns, il est vrai, firent les délicats, protestant qu'ils ne toucheraient pas à telle viande ; puis voyant leurs camarades s'en donner à cœur-joie, leurs scrupules s'évanouirent, et ils s'y mirent eux neuf si bel et si bien que trois jours après sa mort le bœuf n'était plus.

A Aliwal nous passâmes l'Orange et dîmes ainsi adieu à la Colonie pour entrer dans le pays des Boers. Nous cheminâmes encore deux jours ensemble ; le troisième, la caravane fit halte à l'embranchement du chemin de Carmel. Après avoir dit adieu à M. Daumas et à ses filles, nous remontâmes dans notre wagon qui, tirant sur la gauche, nous emmenait loin de ces excellents amis. Le lendemain nous dételiions devant Carmel.

Nous y sommes depuis trois semaines. M. et Mme Lemue nous ont reçus au mieux. Nous partirons lundi pour Bêér-

séba. De là, je ne sais pas encore positivement où nous irons.

..... Si nos sœurs du canton de Vaud veulent envoyer quelque chose aux missionnaires ou aux Bassoutos par le prochain missionnaire qui viendra, ces envois seront reçus avec bonheur. Les indigènes préfèrent être payés en vêtements plutôt qu'en argent pour les services qu'ils rendent, de sorte qu'en envoyer c'est économiser des journées de manœuvres et d'ouvriers, que la Société aurait à payer. Les bas, cravates, etc., ne sont guère en vogue chez les Bassoutos ; les chemises pour hommes et pour femmes, pantalons, habits ou blouses, robes de femmes, sont en grande estime. Je dis robes et non *fourreaux*, car les femmes de ce pays ont aussi bien que celles de l'Europe le sentiment de ce qui est joli, et plutôt que de mettre des *fourreaux*, elles persévèrent à porter leurs peaux de mouton. Des mouchoirs de poche bien voyants seront aussi très appréciés ; les femmes s'en servent en guise de bonnets. En un mot, tout sera le bien-venu, sauf pourtant les *babioles* telles que petits souliers d'enfant, petits bonnets brodés, etc. Plus une chose est utile, plus elle fera plaisir.



MISSION FRANÇAISE EN CHINE.

Lettre de M BONHOUR, écrite du détroit de la Sonde, à bord du Falcon, sous la date du 10 avril 1860.

9 heures du soir.

Bien cher directeur,

Dans quelques heures nous pensons jeter l'ancre devant Anger. Pour la première fois depuis trois mois et plus, nous pourrons de nouveau poser un instant le pied sur la terre-ferme. C'est un privilège dont ceux qui l'habitent méconnaî-

traient moins la jouissance si pendant quatorze longues semaines ils n'avaient eu que le ciel et l'eau à contempler. La vue a besoin de se délasser sur des horizons plus bornés ; quand on a passé la plus grande partie de sa vie au pied des hautes montagnes de la Suisse, et même, — bien qu'il fût présomptueux d'établir une comparaison, — à l'abri des Alpes Cévennes, on s'habitue difficilement au spectacle de l'infini. Aussi fut-ce avec bonheur que nous saluâmes, en passant, les petites îles Désertes, près Madère, et la montagne de Palma, dont nous aperçûmes au loin le sommet à travers les brumes de l'Atlantique. Je vous laisse à penser la joie dont nous fûmes transportés dimanche matin, jour de Pâques, quand le capitaine nous annonça la terre. A huit heures nous étions devant Java. Le plus superbe panorama se déroulait devant nos yeux. Non, tout ce que la vieille Europe a de sites pittoresques, grandioses, n'égale pas un pareil tableau. Sous ce ciel des tropiques, où la moindre motte de terre contient en germe une plante, où le plus petit banc de sable se couvre à fleur d'eau de grands arbres, la main du Créateur paraît s'être plu à répandre à profusion tout ce que la nature a de riche et d'animé. Dans les plaines, sur les montagnes, depuis le pic le plus élevé jusqu'aux rochers que baignent les vagues de l'Océan, croissent enchevêtrés les palmiers, les cactus et une foule d'arbres sauvages inconnus à nos climats. Pas un endroit aride ; partout circule la vie ; partout une végétation luxuriante qui recèle, sous son branchage touffu et d'un vert foncé, des animaux de toute forme et de tout pelage, depuis le tigre jusqu'au cerf. Par intervalles, la brise apporte de ces forêts vierges une senteur que l'on dirait émaner de fleurs au plus suave parfum. Nous éprouverions un véritable enthousiasme pour Java, si pendant trois jours des vents contraires ne nous avaient défendu l'entrée du détroit de la Sonde. Nous avons dû louvoyer, en luttant contre un fort courant qui aggravait considérablement la

difficulté de notre position. Pendant ce temps, plusieurs vaisseaux de guerre français, chargés de soldats et de munitions, ont passé devant nous. L'un d'eux était *la Loire*, que nous avons dépassé quinze jours après le Cap, malgré sa vapeur. Ce n'est que grâce à de longs calmes qu'il nous a rejoints ici. Trois autres étaient aussi à vapeur; ce matin nous avons échangé des signaux avec le dernier, *le Rhin*; le cinquième, fin voilier qui porte le nom de *l'Alma*, eut l'habileté de se faire remorquer par l'un des vapeurs jusqu'au détroit. On ne peut s'empêcher d'établir un parallèle entre cette expédition, dont le but est d'ouvrir à l'Europe les portes de la Chine à coups de canons, et la nôtre, qui tend à introduire dans ce vaste empire les vérités chrétiennes : deux missions, dont la plus glorieuse n'est pas assurément celle qui fera le plus de bruit. Oh ! combien mieux il vaut être soldat de Christ que délégué d'une puissance terrestre, et combien plus efficace est la Parole de vie que ces armes charnelles qui sèment partout la destruction !

Vous avez dû déjà recevoir de nos nouvelles. Nous eûmes le rare bonheur de rencontrer, à la latitude de l'Equateur, un vaisseau portugais auquel nous remîmes des lettres. Depuis lors, aucun événement important n'est venu rompre la monotonie de notre traversée. Nous n'avons que des actions de grâces à rendre au Seigneur. Il n'a cessé de veiller sur nous avec une sollicitude toute paternelle, et nous ne doutons pas qu'il ne déploie la même tendresse jusqu'à la fin.

Encore trois ou quatre semaines, et, Dieu voulant, nous serons à Hong-Kong ! Là nous attendent les difficultés ; mais nous avons bon courage. Nous avons quelque temps cédé à l'abattement, il est vrai ; sous le poids de la douleur causée par la séparation, il n'y avait à cela rien d'étonnant. Aujourd'hui nous pouvons envisager les choses avec plus de calme ; aussi nous avançons-nous avec plus de confiance. Le bras de l'Éternel fera vertu !